

## Onelio Jorge CARDOSO

### *Présentation par Santiago Mutis*

*Il existe un vieux préjugé universitaire, répandu dans l'opinion publique, qui consiste à considérer tout ce qui est relatif à la campagne comme un déplorable retard, inventant ainsi un nouvel arpent – pathétiquement court – pour mesurer l'homme : le progrès (entendez par là automobiles, autoroutes, barrages, moyens de communication, technologie, centres commerciaux, etc.), c'est-à-dire tout ce qui le masque. Cette nouvelle radoire a occulté pendant longtemps les contes d'Onelio Jorge Cardoso puisque, ses personnages étant des gens du peuple, c'est-à-dire des paysans, c'est-à-dire des pauvres, ils sont irrémédiablement considérés comme attardés. Comme si les provinciaux n'étaient pas des gens, comme si l'analphabète n'était pas un homme, comme si l'homme humble n'était pas un homme.*

*Contre ce préjugé on n'a rien pu faire, car ses livres de contes, ses récits pour enfants et son premier volume de reportages sur le peuple cubain – qui constitue son œuvre –, on ne les trouve pas dans les bibliothèques publiques, ni universitaires, pas plus que dans les librairies d'Espagne ni d'Amérique latine où l'on parle la même langue. Les maisons d'édition fuient le thème de la ruralité, les écrivains le craignent comme la peste, les critiques le méprisent a priori... Enfin, la ville a accaparé toutes les valeurs, tout l'intérêt, tout le futur, bien que l'homme qui la subit ne soit pas toujours plus humain que « l'attardé » de la campagne, dont s'occupe Onelio Jorge Cardoso (tout comme Guimarães Rosa, José María Arguedas, García Márquez... Juan Rulfo). Cataloguée comme littérature rurale et de seconde catégorie, à la différence de la littérature de premier choix ou urbaine, elle a comme origine et comme finalité l'homme, tandis que la « culture » urbaine a pour origine et finalité l'industrialisation, qui n'a rien à voir avec la culture.*

*De sorte que, si on les époussète des qualificatifs tels que « régionalistes », « naturalistes », « nationalistes », « créoles » qu'ils ont eu à subir de la part de la critique et de l'académie américaines, on peut considérer les contes d'Onelio Jorge Cardoso comme un « miracle de simplicité », ainsi que les qualifie le poète Eliseo Diego, compagnon de Lezama Lima et membre du groupe Origines. « Simplicité » comme synonyme non d'élémentaire, mais de clarté obtenue seulement avec maestria pour voir la complexité, non la complexité de la machine mais celle de la société, de l'homme, du temps... enfin, de la vie. Dans Hierro viejo (Vieux fer), un conte écrit à 38 ans, il y a non seulement la mort d'un jeune homme, d'un fils, mais encore l'amour tronqué, mutilé, et le délaissement involontaire qu'elle apporte, occasionné, décrété par l'État.*

*Une guerre « lointaine » défait la vie la plus simple, la plus nécessaire, et les fils de la vie future, de l'avenir, des liens affectifs qui les animent. Les choses n'arrivent pas comme les raconte la science génétique, où l'homme est pure biologie et peut être transplanté comme même un végétal ne se transpose pas, mais il est comme un nœud fait dans le temps par les relations entre les uns et les autres et d'où on ne peut l'arracher. Mais cela est naturel pour Jorge Cardoso, ce qu'il veut conter c'est la nécessité de penser le problème de la guerre, de l'assassinat officiel, de la jeunesse envoyée à la mort et de la force ainsi que de la dignité nécessaires pour s'opposer à l'État qui ordonne cela. Ce qui est admirable, c'est que son écriture, bien qu'elle ait une intention claire, ne s'éloigne pas d'un iota de la vie réelle, des faits qui prennent racine et constituent un lieu, d'un homme avec son nom propre, et d'actions qui, même si on l'occulte, ont un responsable, ou au moins un courant qui peut être perçu et signalé. Eliseo Diego, parlant de ses contes pour enfants, nous répète que Jorge Cardoso, avec « les yeux d'enfant que lui a offerts l'Ange », nomme le singulier, le plus proche, le plus douloureux, ce qui nous compromet en tant qu'êtres humains, en tant que personnes, en tant que responsables d'une réalité, en tant que victimes ou bourreaux ; c'est pourquoi dans ses récits peuvent se reconnaître les plantes, les maisons, les animaux, les chants des oiseaux, qui viennent du bois, car, ainsi que le dit pour finir Eliseo Diego, « c'est dans la réalité de la terre et de l'eau qui sont nôtres que nous pourrions nous trouver ». Jorge Cardoso ne décrit pas la réalité, ne propose ni réflexion ni « message » ; il crée la vie sous nos yeux, et pour cela il faut un certain génie d'écrivain, de plus, dans son cas, d'éloquente intégrité. Oui, pourrait-on répondre face à la littérature de Jorge Cardoso, oui, il y a une intention dans son œuvre, mais elle est la littérature même, parce que, pour lui, esthétique et éthique sont inséparables.*

*Il y a quelques années, j'ai écrit à l'entrée d'une exposition photographique sur l'écrivain provincial Gabriel García Márquez, chez qui je voulais montrer que le nom était composé de plusieurs autres noms, la phrase de Tolstoï : « Décris ton village et tu seras universel. » Je ne crois pas que Jorge Cardoso ait prétendu être universel, mais il l'est, et ce qui ne parviendra pas à l'être, d'être resté attaché aux heures de chaque jour, de toute façon fait partie de l'intime, et qui pourrait ne pas avoir la curiosité de savoir comment était « cette île de Cuba nouvelle-née de la rosée » ?*

*Onelio Jorge Cardoso est né dans la province cubaine en 1914 et il est mort à La Havane en 1986. Son conte a reçu le Prix national de la paix en 1952. Il était le fils de parents analphabètes et il exerça durant sa vie plusieurs métiers dont quelques-uns étrangers à l'écriture. Sa noblesse, sa cordialité, sa bonne humeur, sa générosité, son idéal évident de la dignité humaine... sont des vertus qui traversent son écriture, mais ne furent pas apprises sur le métier.*

*Il disait qu'il écrivait comme son père parlait, et que sa mère disait tout pour que ses fils ne puissent pas l'oublier : « Elle disait les choses comme pour toujours. » À mesure qu'en Amérique se meurt la riche tradition orale, je pense que naît une écriture qui tente de se faire son héritière. La culture meurt et la littérature naît, ainsi en a-t-il été pour un groupe d'écrivains américains de ce siècle, et pour nos cultures.*

*Traduction de Carlos Ramos.*

Le vieux Lucas passait ses doigts sur le soc de la charrue, en calculant depuis combien de temps il ne l'utilisait pas par la tache que la rouille lui laissait sur la main, quand il perçut des pas dans son dos, et ce qu'il vit en premier ce furent les guêtres du soldat.

– Voilà le caporal qui vient au poste, Lucas. Il y a des nouvelles à lui donner.

Lucas se mit debout avec une légèreté qui n'était plus de son âge, et soucieux chercha le visage du soldat, mais le garde fit demi-tour en s'éloignant et Lucas resta avec sur les lèvres une question qui lui brûlait le cœur depuis vingt mois.

Il se sentit alors poussé à retourner au portail pour porter la nouvelle à la vieille et aux trois filles, mais immédiatement il se retint et se dirigea vers son cheval. Un instant après il mettait le pied à l'étrier et pour la première fois il ne sut pas calculer instinctivement la hauteur de l'oranger. Il sentit les feuilles et les épines lui griffer le chapeau et il éperonna la bête.

Ensuite, au premier coup de vent, des feuilles mûres de l'oranger tombèrent du chapeau sur la monture, et en les voyant, Lucas se rappela un souvenir vieux de quinze ans.

C'était un après-midi d'orage et de terre chaude. Lui-même mit entre les mains de Fernandito le plant de l'arbre, et de ses doigts longs et durs, creusant un trou dans la terre, il dit à son fils :

– Enterre-le bien et attends. De ce plant, tu feras toi-même le mancheron de la charrue.

Et la chose s'accomplit. Ce fut l'unique branche que l'on arracha à l'oranger, mais quand il atteignit l'âge de 22 ans, le fils dénuda la branche de son écorce pendant que Lucas regardait avec satisfaction le dos du jeune homme où la chemise trempée faisait ressortir deux muscles renflés séparés par l'épine dorsale.

La charrue était toujours en lien avec son bout d'oranger, la poussière de rouille était toujours sur les doigts de Lucas. Combien de temps alors cela faisait-il que la main de Fernando ne serrait pas le mancheron, les bœufs devant et les poules derrière, débusquant à coups de bec les bestioles du sol ?

Il ne le savait pas exactement, parce que, quelques mois avant le départ de Fernando, il tomba beaucoup d'eau et la terre ne put donc pas être labourée. Bon, qu'est-ce que cela apportait de plus puisque maintenant il allait avoir des nouvelles !

Tout à ses pensées, Lucas ne se rendit pas compte qu'il était déjà à la limite de la propriété de don Federico Luna, mais les pattes de son cheval sur le pont de bois l'en avisèrent.

Le vieux don Federico Luna !

Un jour il lui dit, mi-figue mi-raisin, qu'il parlait trop de son fils. Tout cela parce que, sans intention, quand les gens mentionnèrent son Fernando, de son côté il ajouta :

– Regardez, je prends un chemin la nuit et derrière moi, Fernando m'évite de me perdre, parce que tout ce que mes yeux cessent de voir, les siens commencent à le voir pour lui et pour moi. Et c'est encore autre chose quand les mains défont, oui monsieur. Autrefois, en deux coups de hache, je coupais un jeune palétuvier. Maintenant que je vieillis, je le fais en un coup et demi... Pourquoi ? Eh bien parce que, à la suite de mon coup, vient celui de Fernand et en un demi-coup le garçon termine mon ouvrage.

Et comme il vit sur le visage de ses compères comme sur celui de Luna un petit sourire, il se fit sentencieux pour dissimuler l'adoration qu'il avait pour son fils :

– Non que je le veuille pour moi et que du coup je voie son charme et l'exagère, non. Moi je dis que mon garçon est parfait, mais je dis aussi que les enfants sont comme les graines du fromager, il faut les donner à d'autres terres et d'autres hommes.

Mais maintenant il était allé donner son fils bien loin, pensa-t-il, quand le cheval abandonna les planches du pont et s'engagea dans le sentier qui menait à la caserne. Si loin, qu'il ne pouvait pas le savoir. Parce qu'un soir le caporal est venu avec un lieutenant et deux recrues, et un comité s'est constitué, dans la maison même de Lucas, et la jeunesse de la région est venue.

Puis le temps passa et un jour vint l'ordre pour Fernando de quitter la maison pour la capitale. Il y eut peu de paroles. La vieille resta un moment pendue au cou de son fils et ensuite vingt mois exactement sans sortir de la maison. Lui de son côté accompagna le grand gaillard jusqu'à son cheval, et le jeune homme, peut-être parce

qu'il n'avait pas grand-chose à dire, ou pour taire tout ce qu'il pensait, se tourna vers la charrue et esquissant un sourire :

– N'essaie pas le mancheron avant mon retour, vieux. Je veux m'offrir ce plaisir.

Les choses s'étaient passées ainsi au début. Ensuite vinrent les commentaires :

– On dit que le monde est en train de s'écrouler.

– Même la nature, mon ami. Jamais la sécheresse n'a duré si longtemps.

– Écoute, c'est à ne pas croire ! On dit que la terre est en train de cuire et que la semence ne donne rien après leur passage, qu'ils soient d'une faction ou de l'autre.

Tous les commentaires tournaient autour du même sujet, seul le vieux Lucas avait une maxime à la bouche et il était de très mauvaise humeur pour l'énoncer en réponse :

– Ne faites pas cas, l'ordure de plusieurs bouches pousse toujours plus en se disant.

Mais, au fond, c'était comme tourner le dos aux choses qui se passaient bien au-delà des montagnes bleues. Somme toute, pourquoi ?... Il n'y avait qu'une raison : Fernando n'avait jamais failli, et s'il avait dit qu'il reviendrait serrer dans ses mains le manche de la charrue, il viendrait le faire un jour.

À ce point de ses réflexions, le vieux Lucas sentit que le cheval s'inclinait vers l'arrière, et il vit qu'il grimait la côte face au poste de campagne. Il posa son regard sur l'entrée et vit les objets habituels : les tabourets appuyés de chaque côté de la porte et un garçon du coin avec la chemise usée d'un garde, nettoyant des bottes dans le vestibule.

Lucas se rappela les mots du caporal : « Quand il y a des lettres, je ne vous les fais parvenir par personne, non monsieur, je vous les garde volontiers moi-même. » C'était ce que lui avait dit la dernière fois le militaire trois mois auparavant, en lui remettant la première lettre de Fernando, et Lucas soupira alors :

– Ce caporal tient parole !

Ainsi, tout en pensant et sans même mettre pied à terre, il s'appuya au portail en saluant. Mais sur la chaise du caporal il y avait un autre homme. Le vieux le reconnut tout de suite et se redressa sur sa bête. C'était le maire du village, mais au même moment la voix et les pas du caporal se firent entendre à l'autre bout du porche :

– Descendez, Lucas, nous vous attendons ici, dedans !

Lucas voulut répondre, mais il comprit qu'il y avait quelque chose d'évasif dans l'attitude et les pas du militaire. Alors, il descendit avec légèreté et le suivit.

– Que se passe-t-il, caporal, il n'y a pas de lettre ?

– Regardez, ceci est pour vous et nous devons vous informer – cette fois c'était le maire qui parlait, en lui mettant un objet métallique entre les doigts.

Lucas voulut le regarder, mais il vit d'abord les boutons de manchette rouges aux poignets de la veste et il se rappela avoir vu les mêmes un soir dans la boutique du village, avec l'idée de les marchander pour son Fernando.

– Prenez, Lucas – et il vit alors l'objet. (C'était une chaînette de métal portant un numéro.) Ceci était à votre fils. C'est ce que l'on met aux soldats pour les identifier.

– Était ?

Le mot resta en suspens et semblait ne jamais plus avoir de réponse, quand le caporal leva la tête :

– Il est mort en campagne, Lucas.

Il fallait connaître le vieux Lucas pour savoir pourquoi il arriva cela. Aucun des hommes présents ne put le comprendre. Lucas fit demi-tour, et quand le caporal voulut le rattraper sous le porche, il était déjà en selle. Ensuite les choses commencèrent à se brouiller devant ses yeux, et il sut qu'il avait passé le pont de don Federico Luna parce que de nouveau les pattes de son cheval l'avertirent.

Ce fut très longtemps après, quand le moignon de l'oranger fut guéri et la verveine étouffait les lys des pièces de terre, que le caporal Perez fit irruption dans le lieu, à la recherche du vieux :

– Maintenant on n'est jamais sûr de l'endroit où il est, dit la vieille, vêtue de noir dans l'entrebâillement de la porte. Parfois au séchoir à tabac, d'autres fois à la basse-cour, mais toujours là où il n'y a personne pour parler.

Le militaire la remercia et au pas de son trotteur il se dirigea vers la raffinerie, jusqu'à ce qu'il aperçoive le vieux près du puits, appuyé à la margelle et dévissant le mancheron de la charrue.

Le caporal fixa du regard le soc rouillé et, tirant sur les rênes, il alla mettre pied à terre devant Lucas.

– Comment allons-nous, vieux Lucas ?

– Comme vous voyez, en faisant comme si je m'occupais.

Sa voix résonna basse et profonde. C'étaient une autre voix et un autre homme qui ne détournait pas le regard de ce que ses mains faisaient.

– Vous savez, Lucas, je viens voir si vous pouvez me donner un petit coup de main.

– Dites.

– Il se trouve que la capitainerie ne cesse de nous harceler. Aujourd'hui ce sont des planches à trouver et demain un recensement militaire, tout est ordonné par circulaire, et exécution !

– Oui, monsieur.

– À présent... Vous savez que la guerre continue encore...

– Continuez.

– Donc pour aider la cause on demande du matériel désaffecté, ce qui ne sert à rien, disons du vieux fer.

– Oui, monsieur.

– Et bien sûr, je ne peux permettre que mon poste ne donne rien. Je dois me procurer quelques ustensiles qui ne servent plus. Dommage que ce ne soit pas une région industrielle, sinon en un clin d'œil je faisais mon affaire.

– Vous avez raison, oui, monsieur.

– Mais bon... – et le caporal s'immobilisa, jetant son dévolu sur le soc entre les jambes de Lucas –, petit à petit je me les procure si vous m'aidez en me donnant ce soc.

– Cette charrue, caporal ?

– Celle-ci et ce que vous pouvez, si vous en avez d'autres.

Lucas se tut un instant sans quitter les yeux du caporal puis, serrant le mancheron de la charrue :

– Dites-moi... Pourquoi veulent-ils le fer ?

– Eh bien, pour gagner la guerre... Ils disent que tout le matériel que l'on se procure est insuffisant.

– Insuffisant pour tuer, n'est-ce pas ?

– Exact, Lucas.

Les deux hommes se turent. Le caporal Perez ne comprenait pas le regard du vieux à présent. Il était loin du sien, et parce qu'il ne le comprenait pas il crut ajouter une belle cause pour toucher le cœur de Lucas :

– Regardez, il est possible que ce fer serve à tuer celui qui a tué votre fils : ainsi vont les choses de la vie, Lucas. Chaque chose arrive en son temps.

Lentement, comme s'il poussait du sol même, le vieillard se mit debout. À présent une lueur étrange brillait dans ses yeux, la même que le jour où il avait dit adieu à son fils à la lisière du champ.

– Caporal, celui qui a tué mon fils n'est-il pas un jeune homme comme lui, de 22 ans et avec des parents qui attendent à la maison qu'il revienne ?

– Celui-là... est un ennemi, Lucas.

Lucas cessa de poser des questions. Ses mains saisirent la charrue, il libéra la vis de son écrou, déboîta le soc et, le soulevant entre ses bras, il fit deux pas vers la margelle du puits. La voix égarée du caporal résonna derrière lui :

– Qu'allez-vous faire, Lucas ?

Mais le vieux ne répondit rien. Le plongeon profond dans les entrailles du puits parla pour lui, et quand il se retourna ses bras étaient lavés de leur charge, prêts à soulever du sol le mancheron, fait de la branche arrachée de là où était encore en train de guérir au soleil le moignon du grand oranger.

*Traduction de Claudine Casanova et Sylver Gomis.*